



HAL
open science

**Compte rendu du livre de LLOPIS-GOIG, Ramón.
Spanish football and social change. Sociological
investigations. Basingstoke, New York, Palgrave
MacMillan, 2015.**

Patrick Gaboriau

► **To cite this version:**

Patrick Gaboriau. Compte rendu du livre de LLOPIS-GOIG, Ramón. Spanish football and social change. Sociological investigations. Basingstoke, New York, Palgrave MacMillan, 2015.. 2020. halshs-02512271

HAL Id: halshs-02512271

<https://shs.hal.science/halshs-02512271>

Submitted on 19 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Mars 2020

Compte rendu

LLOPIS-GOIG, Ramón. *Spanish football and social change. Sociological investigations*. Basingstoke, New York, Palgrave MacMillan, 2015.

Cette étude sociologique porte sur le changement dans le football espagnol. Davantage que sur son histoire, l'auteur insiste sur ses transformations. Le football espagnol représente presque un pour cent du Produit national brut du pays. Deux clubs – le Real Madrid et le FC Barcelone – occupent une place centrale. Sport récréatif, activité ludique, ou facteur d'intégration, le sport spectacle de professionnels devient un produit de consommation de masse qui brasse et génère beaucoup d'argent.

En 2007, 54% des adultes espagnols s'intéressaient au football. 71 % des hommes, et 38% des femmes ; davantage les travailleurs qualifiés (69%) et les étudiants (63%) que les travailleurs non qualifiés (57%) et les chômeurs (48%) ; davantage les jeunes de dix-huit à vingt-quatre ans (62%) que les personnes de soixante-cinq ans et plus (50%). Entre 1960 et 2013, le nombre de licenciés est

multiplié par dix-sept. Il passe de 201 296 à 3 394 635 licenciés (p. 12). Le basket vient en second, avec huit fois moins de licenciés, soit 400 153¹. En rapport avec le goût et la pratique du football, le sexe, l'âge, le degré d'instruction et le milieu socio-économique sont des critères différentiels pertinents. Le club est un objet d'identification culturelle (66% des Espagnols s'identifient à une équipe) ; il devient extension de la culture locale ; le rythme des matchs fournit des repères temporeux ; des rituels accompagnent les matchs (des chants et des slogans).

En 2013-2014, plus de treize millions de personnes ont assisté à un match de première ou seconde division dans un stade, sans parler des audiences de la télévision.

L'auteur s'étonne avec raison sur le fait qu'Émile Durkheim ne pense pas au football lorsqu'il parle des rituels collectifs qui produisent des « heures d'effervescence collective » (p. 19). Pour expliquer cela, il pense au faible développement du football français à cette époque. Un autre facteur me paraît essentiel : c'est le décalage des élites françaises avec les phénomènes populaires. Il aura fallu attendre les travaux de Christian Bromberger² pour que, en France, les sciences sociales abordent le phénomène des passionnés du stade.

La distribution des supporters dans le stade se fait en fonction d'une hiérarchie sociale (les tribunes ne sont pas les virages), d'une hiérarchie dans l'univers du foot (le stade de Valladolid n'est pas celui du Real de Madrid), d'une hiérarchie en fonction de la passion des supporters (équipés aux couleurs de leur équipe, ou non).

¹ En fait, ce chiffre des licenciés de football prend en compte les divers jeux de foot (en salle, sur la plage...). Le nombre de licenciés à la fédération de football est de 855 987, plus du double des licenciés du basket.

² Voir l'ouvrage : *Le match de football. Ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1995.

Cependant, avec la ferveur collective, le football, selon l'auteur, serait une anti-structure, comme en parle Victor Turner, qui libère des hiérarchies habituelles. Il s'organise autour de règles, un code d'honneur, une discipline de groupe, un sens de la fraternité, une entraide, une complémentarité des rôles. Il imiterait les rituels religieux, sans pour autant se substituer à eux. Bien sûr, ce n'est pas un système de doctrines, mais il favorise des projections collectives autour de valeurs : la compétition, le rôle de la chance, les obstacles de l'injustice et de la trahison.

Sport anglais (le sport moderne est anglais), le football arrive en Espagne à la fin du XIX^e siècle. Il est joué en 1872, amené par les ouvriers anglais des mines à Huelva (le Huelva Recreation Club est créé en 1889). Dans la dernière décennie du XIX^e, il est importé à Bilbao (amené par des travailleurs anglais aux chantiers navals) et à Saint-Sébastien. Les clubs sont constitués de joueurs espagnols et étrangers (anglais). En 1898 se crée l'Athletic de Bilbao ; en 1899, le FC Barcelona ; en 1902, le Real Madrid.

Du temps initial à la Guerre civile de 1936, l'État joua un rôle mineur dans le développement du sport, qui intéresse d'abord les classes moyennes, les employés et les travailleurs manuels (p. 28). En 1926, le sport de haut niveau devint professionnel. Peu à peu le club constitua un repère identitaire, avec un symbolisme territorial. En 1919, le club de Bilbao décide de ne prendre que des joueurs basques (le club soutenait l'autonomie basque). « L'Athletic de Bilbao domine le football espagnol durant la première décennie du XX^e siècle et les années avant la Guerre civile. » (p. 29.) Leur jeu est direct, à l'origine de la *furia española* (mythe né à partir de 1920), lorsque l'équipe nationale gagna une médaille d'argent aux Jeux olympiques d'Anvers – l'expression, qui renvoyait d'abord au côté brutal et barbare se transforma positivement pour qualifier un jeu viril

et imaginatif. (Franco s'en accapara pour l'associer à « Espagnol ».) Avec le déclenchement de la Guerre, le club devient membre de l'équipe nationale Euzkadi (qui joua dans divers pays : en France, Pologne, Union soviétique, Norvège). Ensuite, lorsque le Pays basque fut envahi, l'équipe partit à Mexico avant d'être dissoute. En Catalogne, le général Primo de Rivera interdit le drapeau catalan (*senyera*). Avec la dictature de Franco (1939-1975), la crainte est le régionalisme : « Le sport devient une machinerie d'État » (p. 33), c'est un outil au service de la propagande fasciste. Le sport représente les valeurs de l'obéissance et la discipline militaire. Les clubs basques et catalans soutiennent largement la cause républicaine. Aussi, par crainte de la propagation d'idées indépendantistes, les clubs perdent-ils leur influence ; le foot (comme la corrida, le cinéma ou la littérature populaire) est un moyen d'échapper au quotidien. Les Espagnols ne se projettent alors guère dans une équipe nationale où les joueurs font le salut fasciste et chantent l'hymne phalangiste. Les matchs sont des moments de propagandes. Les infrastructures manquent. Le Real Madrid est soutenu par Franco et la plupart de ses ministres. Après 1975, la démocratisation apporte une bouffée d'air : les infrastructures s'améliorent. Le Real Madrid représente le centralisme, et le FC Barcelona, l'opposition (Catalane) au centralisme ; les deux clubs ont des revenus annuels de plus de quatre cent cinquante millions d'euros, permettant d'acheter les meilleurs joueurs et entraîneurs. L'équipe nationale, qui ne symbolise plus la dictature, gagne en popularité (elle remporte la Coupe d'Europe en 2008 et 2012, et la Coupe du monde en 2010).

L'identification avec une équipe et un club, qui crée un lien émotionnel entre les joueurs et les supporters, se fait en fonction de liens familiaux, de raisons sportives, du lieu de résidence, ou de

l'attachement depuis l'enfance. Le roi est toujours présent dans les dénominations : la coupe d'Espagne s'appelle la *Copa del Rey* et désigne autant la coupe de foot, basket, handball, rugby, hockey sur glace. Les clubs de football se reconvertissent en *Sociedades Anónimas Deportivas* au début des années 1990. L'internationalisation et la commercialisation des joueurs transforment les clubs en sociétés de gestion. Le football devient un business, où les supporters sont des consommateurs potentiels. Cependant, l'identification aux clubs reste un composant essentiel.

Sur le plan psychoculturel, « le football joue un rôle pertinent dans la construction de la masculinité des garçons. » (p. 128.) C'est un espace masculin. Le pire qui puisse se dire d'un joueur serait : « Il joue comme une fille. » (p. 128.) Les *peñas* sont des groupes de supporters hommes qui se réunissent, parfois deux ou trois fois par semaine, pour parler de l'équipe qu'ils soutiennent. La création de *peñas* pour les femmes constitue une tentative pour lutter contre l'exclusion dont elles sont victimes, tendant à n'être jamais considérées comme de vraies supportrices. « Le football espagnol continue d'être un espace social macho (...), inducteur de masculinité » (p 134).

L'ouvrage se termine par une réflexion sur les hooligans, les skinheads et les ultras, puis sur le racisme, la xénophobie et l'intolérance. La réorganisation des stades amène la concentration des milieux populaires dans les virages, contribuant à augmenter les tensions et favorisant l'émergence d'une culture (*subculture*) à partir du milieu des années 1980.

Côtés sombres : chants racistes, cris de singes ou jets de bananes quand le joueur est noir, symboles et slogans des groupes d'extrême droite deviennent des comportements courants qui ne sont au départ guère sanctionnés. Le *Movimiento contra la Intolerancia*

(MCI) est créé en 1993. En 2004, le gouvernement socialiste (le PSOE) fonde l'Observatoire du Racisme et de la Violence dans le Sport. En juillet 2007, une loi contre la Violence, le Racisme, la Xénophobie et l'Intolérance dans les Sports est promulguée, avec des sanctions possibles (amendes ou mises à l'écart des fautifs).

Peut-être manque-t-il quelques lignes (en soi, il est vrai, cela constituerait le thème d'un livre) sur le dopage (qui ne manque pas de gangréner les sports lucratifs à forts enjeux économiques). Cependant, ce livre aborde les différents aspects psycho-socio-économiques du football et il est remarquablement informé. Les passionnés de sport ne manqueront pas d'y jeter un œil, tout comme les chercheurs intéressés par les phénomènes collectifs. Les situations sociales variées que le football espagnol a traversées (avant la dictature, pendant, et après celle-ci) lui donnent des caractéristiques qui permettent d'approfondir le lien entre les comportements, les phénomènes sociaux et la politique générale.

Patrick Gaboriau

Centre National de la Recherche scientifique (Lavue, Alter)

Institut d'Anthropologie de Paris